

On débattait des questions de Presse ;
Gaudet parlait ; Jones ne parlait pas.

FOURNIER lançait les éclats de sa foudre
Au nez surpris d'un page de quinze ans ;
Et SAVARY voulait réduire en poudre
Dans un grog chaud deux sous de sucre blanc.

Sur ses genoux, DAoust berçait VESCONTE
Et lui chantait des airs du temps passé,
Tandis qu'après JOLY contait un conte
Que DUVERNAY trouvait fort épicé.

J'ai vu plus loin des groupes me sourire,
Mais j'ai filé, n'étant pas trop gourmand.
En vérité, je ne saurais vous dire
Tout ce qu'on fait en notre Parlement.

Dans ez, chantez, membres de la Puissance,
Le carnaval bien tôt finira ;
Dansez, chantez, tournoyez en cadence,
Amusez vous, et l'on vous aimera.

X. ET Y.

Appréciations pleines d'intérêt du nouveau ministre français aux Etats-Unis, le vicomte Freillard, sur les événements et les hommes du jour. Ce sont des réponses qu'un rapporteur de journal prétend avoir eues à ses nombreuses questions.

.....?—Si la destruction de Paris peut sauver la France, il doit tenir, même au prix des sacrifices les plus irréparables. Et pour ma part, je ne crois pas que la guerre cessera avec la capitulation de Paris. Notre meilleur politique est la résistance à outrance. Nous n'avons rien à attendre de la tendresse de la Prusse, qui sait que nous n'oublierons jamais les infamies et les cruautés commises par sa soldatesque brutale. C'est pourquoi elle met à exécution le conseil de Machiavel : "Si vous avez offensé un ennemi, tuez-le, de peur qu'il ne se venge plus tard." Les atrocités perpétrées par les soldats prussiens sont horribles à décrire toute description ; elles sont presque sans précédent dans les annales de la guerre. Ils volent, ils incendient, ils dévalisent des citoyens inoffensifs. Si nous avions été vainqueurs, nous n'aurions été ni si cruels ni si avides.

.....?—Gambetta ! c'est, à mon avis, le seul homme capable de sauver la France. Il a une habileté merveilleuse ; il est doué d'une énergie et d'une persévérance indomptables. Rappelez-vous son départ de Paris en ballon. Il s'élève haut, bien haut au-dessus de la ville assiégée, à laquelle il dit adieu de la main, il arrive à Tours avec un excellent appétit, et se met aussitôt à l'œuvre avec une vigueur et une détermination prouvant qu'il comprenait toute l'extrémité désespérée de la situation. Toutes les armées régulières de France étaient prisonnières en Allemagne, et c'est Gambetta qui a organisé toutes les forces maintenant en campagne.

.....?—Nous n'avons entendu qu'un côté de l'histoire. Si Gambetta a cru devoir intervenir dans le commandement de Paladines, c'est sans doute qu'il avait de bonnes raisons pour cela. Je crois que le patriotisme de Gambetta est sans une nuance d'égoïsme, et, jusqu'à preuve du contraire, rien n'affaiblira ma confiance en lui.

.....?—C'est une exagération. Les souffrances de Paris ne sont pas aussi grandes qu'on le dit. J'ai reçu des lettres de gens d'une aisance moyenne, m'annonçant qu'ils n'ont pas encore goûté la viande de cheval. Le gouvernement de Paris a secrètement organisé une immense quantité de provisions dans la nouvelle salle d'opéra et autre part, sans que le peuple en sache rien. On n'a certainement pas de la viande fraîche tous les jours, mais avec le système actuel des rations, Trochu peut tenir encore longtemps. Quant aux horreurs du bombardement, on les a aussi beaucoup exagérées. Les bombes prussiennes ne tuent qu'une quinzaine de personnes par jour, et peu d'édifices, jusqu'à présent, ont été endommagés.

.....?—Non certes. Tant que Gambetta et Trochu prolongeront la résistance, je ne croirai pas la situation désespérée. Trochu est un brave soldat. Son plan de défense était excellent, mais il a été constamment contrecarré par les fortunes de la guerre.

.....?—Mon Dieu ! vous connaissez bien le peuple français. Les Parisiens sont particulièrement inconstants. Leur caractère manque de stabilité. L'honneur national avait été fort abaissé par les désastres de Sedan et de Metz. Mais depuis la chute de cette dernière place, les Français ont déployé beaucoup de bravoure et de dévouement. Ils ont effacé la honte des précédentes défaites.

.....?—Sans doute ; mais, à force d'essayer des défaites, nes constrits deviendront aussi des vétérans, et j'espère que la fortune finira enfin par nous sourire.

.....?—Dans mon opinion, l'empereur Guillaume ne sera jamais assez imprudent pour remettre Napoléon sur le trône. Le retour de Bonaparte serait une malédiction pour la France. Même si Bismark restaurait Napoléon, le peuple français, quoique affaibli par ses désastres, ne le supporterait pas longtemps. A preuve la chute de Maximilien au Mexique, où un peuple à demi-civilisé n'a pas voulu d'un prince imposé par des étrangers. La dynastie des Bonaparte était comparativement jeune, et fondée seulement sur le prestige militaire. Ils n'ont pas une longue ligne d'ancêtres qui leur donne une sorte de droit acquis aux yeux du peuple. Le prestige militaire évanoui, ils n'ont aucune autre prise sur le peuple français. Je pense que la forme républicaine de gouvernement est la seule qui puisse rallier tous les partis en France. Vous voyez avec quelle unanimité impérialistes, légitimistes et orléanistes combattent sous la bannière républicaine.

.....?—Non, je ne pense pas qu'il existe la moindre chance pour les orléanistes. J'ai des amis dans tous les partis, et ils se déclarent tous prêts à accepter la République sous la présidence de Gambetta. A mon avis, Gambetta a bien mérité du pays. Il est actuellement l'âme véritable de la France. Il a plus fait en quatre mois que bien des gouvernements en vingt ans.

.....?—Il a certainement ses défauts, mais il ne faut pas le juger si rigoureusement. Tout est charivari maintenant en France, et il peut avoir obéi aux excitations de l'heure en publiant dans ses proclamations les exagérations qu'on lui reproche. A distance, nous ne pouvons pas bien comprendre cela. Mais je sais que c'est un homme patriotique, et même s'il échoue il aura mérité la reconnaissance de la France.

.....?—Il mérite certainement d'être placé à la tête du gouvernement. C'est un homme d'un grand talent, et qui a fait

ses preuves de désintéressement et de patriotisme. Je ne crois pas qu'il soit à blâmer pour l'échec des négociations de paix à Versailles ; Bismark voulait le duper.

.....?—Il mérite certainement d'être placé à la tête du gouvernement. C'est un homme d'un grand talent, et qui a fait ses preuves de désintéressement et de patriotisme. Je ne crois pas qu'il soit à blâmer pour l'échec des négociations de paix à Versailles ; Bismark voulait le duper.

.....?—Les gouvernements de la France verront quand sera venue l'heure de la reddition. L'honneur national passe avant tout, et le salut de la France vaut bien des sacrifices d'existences et de biens.

.....?—L'honneur ne nous permet pas de céder l'Alsace et la Lorraine. Nous n'avons pas le droit d'abandonner ces provinces. Qu'on les fasse voter sur la question de savoir si elles veulent être françaises ou allemandes, et vous verrez le résultat. Pas un sur mille ne consentirait à l'annexion. Les habitants de ces provinces ont répondu à l'appel du gouvernement provisoire. Beaucoup s'échappent à travers les lignes prussiennes pour s'enrôler dans la garde mobile. Si malheureusement les Prussiens venaient à acquiescer l'Alsace et la Lorraine, elle serait pour eux ce que fut Vénise pour l'Autriche. Il est vrai que ces populations sont d'origine allemande, mais elles sont complètement françaises par le sentiment. Supposez que le Mexique réclame le Texas, qui fit autrefois partie de son territoire, et que les Etats-Unis consentent au marché, cet Etat ne répudierait-il pas un tel arrangement ? Il en est de même pour l'Alsace et la Lorraine.

.....?—Vous voulez savoir mon opinion sur Napoléon : Ce n'est certes pas un grand homme, bien que pendant un temps il ait gouverné la France avec beaucoup de sagacité. Sa première faute fut de ne pas aider le Danemark contre la Prusse. L'Angleterre aurait fait la guerre alors, si la France se fût jointe à elle. Plus tard, Napoléon n'aurait pas dû permettre à la Prusse d'étrangler l'Autriche. Ce fut une fatale erreur. Napoléon a été complètement joué par Bismark. L'idée napoléonienne d'unité nationale a produit de grands résultats. Elle a affranchi l'Italie, mais, en définitive, cette idée, adoptée par l'Allemagne, a tourné contre Napoléon. La France a commencé la guerre actuelle, mais Bismark l'avait préparée et provoquée. Il voulait la guerre et a eu l'adresse de la faire déclarer par la France. La guerre lui était nécessaire pour soustraire son gouvernement aux attaques de la Chambre des députés prussienne qui voulait répudier par son vote les énormes dépenses du budget militaire. La candidature Hohenzollern a été lancée comme une provocation.

.....?—Non ; il n'est pas certain qu'elle ait été promptement retirée ; cela n'est pas prouvé. La vanité et les sentiments belliqueux du peuple français sont faciles à exciter. La guerre fut résolue. La France n'avait que 350,000 hommes ; la Prusse en avait au moins 600,000, tout équipés et prêts à l'action. Ni le gouvernement ni le peuple français ne se doutaient de cela. Je pense aussi que, dans ces dernières années, l'armée française avait été démoralisée par le régime impérial. J'assistai, il y a quelques années, à une revue à Châlons, et je pus remarquer ce fait douloureux. La discipline était absente ; et il régnait, parmi les soldats, cette sorte d'abandon insouciant si fatal au moral des grandes armées.

.....?—Bismark est un grand homme, bien que je ne dusse pas le proclamer, car il est l'ennemi le plus acharné de la France. Lui seul a accompli l'unité allemande.

.....?—Je ne pense pas que sa mort pût être actuellement un bonheur pour la France. Ce qui aurait été heureux pour la France, c'est qu'il ne fût jamais né. Bismark est un Américain égaré en Allemagne. Il a l'esprit d'entreprise d'un Yankee. Sans lui, l'unité allemande serait restée une pure théorie.

.....?—Je crois que Napoléon est honnête et a été généreux jusqu'à la folie ; mais je ne le crois pas riche, quoique, bien certainement, il ait de quoi vivre en gentleman, et ne soit point réduit à prendre une pension à 5 dollars. Mais il ne remontera jamais sur le trône de France, il est vieux, et, comme vous dites en ce pays, "played out". Je ne vois pas non plus d'espoir pour son fils. C'est dommage pour le brave garçon. Il a reçu "le baptême du feu" si bravement à Sarrebruck.

.....?—Je ne crois pas que Bazaine soit un traître. Sa grande faute, son crime si vous aimez mieux, a été de jouer à l'homme politique. Au lieu de se consacrer entièrement à ses devoirs de commandant militaire, il s'essayait à la diplomatie. C'est un homme vain. Il pensait, avec la belle armée de 150,000 hommes qu'il avait sous la main, être l'arbitre des destinées de la France et pouvoir restaurer l'empire. S'il ne voulait pas servir la République, il devait notifier son refus au gouvernement provisoire et remettre son commandement à un autre général. Jusqu'au 13 août de l'année dernière, il aurait pu percer les lignes prussiennes avec les trois quarts de son armée. S'il l'avait fait, et laissé à Metz une garnison de 24,000 hommes, la forteresse vierge serait, comme Belfort, encore entre nos mains. Ses hésitations ont tout perdu. S'il avait rejoint McMahon, comme il le pouvait, celui-ci n'aurait pas été obligé de marcher à lui, et la bataille de Sedan, au lieu d'une défaite désastreuse, pouvait être une victoire pour l'armée française. Bazaine a été le mauvais génie de la France.

LA PIPE DE LAMORICIERE.

I.

En 1852, un des visiteurs les plus assidus de la petite chambre de la Grand'Place, habitée à Bruxelles par Victor Hugo, c'était le général Lamoricière.

Comme homme, il était charmant. Il avait une jolie tête régulière sans fadeur et militaire sans vulgarité. L'œil était vif et la bouche spirituelle. Sa moustache et sa royale, déjà grisonnantes, allaient à ravir à sa figure. Il était plutôt petit, mais parfaitement pris dans sa taille, bien qu'il commençât à gagner de l'embonpoint. Très homme du monde et du meilleur monde, cela n'empêchait pas qu'à ses heures, il ne fût soldatesque et fort brutal. Il entremêlait volontiers ses excellentes façons d'une grêle de jurons, qu'on entendait à vingt pas et qui faisaient se retourner tous les Belges quand, dans les rues de Bruxelles, bras dessus, bras dessous avec Bedeau, Hetzel ou Charras, il tonnait contre le coup d'Etat.

Depuis le Deux-Décembre, en effet, il était hors de lui. Il se serait mis, s'il l'eût pu, à la tête de l'armée belge. Je ne sais même pas s'il n'offrit pas son épée à la Belgique, toujours tremblante devant l'invasion.

Pour se calmer, il venait voir mon père le matin, et le suppliait de lui lire quelques pages de *Napoléon-le-Petit*. Mon père lisait volontiers la page qu'il venait d'écrire, et Lamori-

cière s'en allait toujours aussi irrité, mais plus satisfait, comme un homme qui avait très faim et qui vient de déjeuner.

Lamoricière, à Bruxelles, fumait beaucoup. Il fumait jusqu'à dix et quinze cigares par jour. On a remarqué que les fumeurs fument beaucoup plus quand ils sont sous l'influence d'une passion très-vivement surexcitée. Dans les temps de révolution par exemple, les bureaux de tabac font fortune. Le peuple et le volcan fument ensemble.

La marchande de tabac qui nous logeait, mon père et moi, avait pour client assidu Lamoricière. Un jour, il avait appris d'elle que Victor Hugo habitait la Havane, au numéro 27 de la Grand'Place, et qu'il n'y avait pour le voir qu'à monter un petit escalier au fond de la boutique. Il était monté. Et voilà comment le cigare exaspéré du rez-de-chaussée l'avait conduit au livre calmant du premier étage.

II

Quand Lamoricière écoutait la lecture de *Napoléon-le-Petit*, le cigare ne lui suffisait plus. Il tirait de sa poche sa blague et sa pipe—une pipe d'écume, car c'était le cas d'écumer. Il avait même pris l'habitude de l'allumer en entrant et pendant que mon père écrivait encore.

Il connaissait les usages de logis. Il arrivait vers neuf ou dix heures ; il entraînait clandestinement, échangeait un signe avec mon père assis devant sa table comme pour lui dire de ne pas s'interrompre, s'installait sur le lit-divan et fumait.

Quelquefois il avait oublié sa pipe, mais il savait que je fumais comme lui. Alors il se mettait en quête de ma pipe, la dénichait toujours dans quelque coin et la bourrait sans plus de façon.

Un jour pourtant, mon père, tout en travaillant, entendit quelqu'un qui furetait silencieusement derrière lui, écartant doucement les meubles et les chaises et entr'ouvrant avec mille précautions les armoires et jusqu'à la gaine de l'horloge. C'était Lamoricière qui cherchait respectueusement ma pipe autour de la plume de mon père.

Tout à coup, ne la trouvant pas, il n'y tint plus et, brusquement, il s'écria :

—Où ce b... de Charles m'a-t-il f... sa pipe ?

Cette exclamation de Lamoricière est un des souvenirs comiques du bureau de tabac de Victor Hugo.

III

Le général Lamoricière était arrivé à Bruxelles royaliste ; quinze jours après, il était presque républicain.

C'était à la fois un soldat intrépide et un esprit indécis. Il n'y avait pas dans l'armée française d'officier plus brave au feu. Il n'y avait pas non plus, dans une assemblée de représentants plus hésitant et moins sûr de lui. Au fond, Lamoricière ne croyait à rien. Dans les temps de révolution où la première question est la forme du gouvernement, les hommes comme Lamoricière, aristocrates de naissance, autoritaires par métier, violents par caractère, au fond très-intelligents et très-fins et comprenant la portée générale sinon le sens immédiat des événements, sont des aveugles égarés qui ne savent pas où ils vont et qui font de la politique au jour la nuit. Captivé par la monarchie et tenté par la liberté, Lamoricière tenait à l'absolutisme par son amour de la discipline, à la démocratie par la souplesse de son esprit, et à la religion par l'indécision de son caractère.

Du reste, beau diseur, causeur séduisant, lettré délicat, il avait l'indécision charmante. Il avait beaucoup lu, beaucoup vu et beaucoup observé sans avoir jamais rien conclu. On ne le prenait au dépourvu sur aucune question et on le trouvait sans aplomb sur toutes. Esprit brillant, ni superficiel, ni solide, supériorité gaspillée à la recherche de l'initiative, il avait de l'éclat et pas de trempe. En somme, soldat d'avant-garde et détestable homme politique d'arrière-garde, il eût été un héros sous Kléber et un trembleur derrière Danton.

Du reste, son courage militaire lui-même, étudié de près, tenait singulièrement à son caractère. Chaque officier à sa manière à lui d'être brave. Changarnier était impassible au feu. Cavaignac était grave, Ledô était gai ; Lamoricière, toujours indécis, était à la fois turbulent et avisé. Il jurait comme un païen et s'exposait comme un diable ; mais au moment où la bordée de mitraille allait éclater, il s'enveloppait de son burnous et faisait cabrer son cheval, rusant avec le danger qu'il affrontait. Murat chargeait les Cosaques à coups de cravache, la poitrine au vent sous son dolman chamarré, la tête empanachée de pourpre et l'œil en feu, sans bride, à tous crins, superbe, espèce de centaure sauvage et théâtral qui s'admirait d'avoir pris le mors aux dents de la bataille ; Bonaparte à Arcole, allait aux canons l'épée d'une main, le drapeau de l'autre, Kléber jetait aux mameluks effarés l'éclat de rire de la Révolution française dont il avait l'équipage et la taille ; Hoche et Marceau, Kellermann, Morcau, Ney, tous ces géants indifférents, étaient sur le champ de bataille, les insulteurs de la mort. Lamoricière jouait une partie avec elle. C'était le plus beau joueur qu'eût jamais rencontré la mort, mais c'était aussi le plus adroit et le plus serré. Il s'exposait et s'effrayait à propos, luttait d'adresse avec les balles, se montrait de face, de trois quarts ou de profil, sans qu'on devinât ces précautions sans sa brillante intrépidité, et payait magnifiquement, mais sagement, de sa personne. Il abordait le danger avec un talent consommé, plein d'emportements et de feintes. Artiste de la bravoure, il excellait, par exemple, à se masquer à demi derrière l'encolure de son cheval, tout en enlevant avec frénésie une charge de cavalerie éblouissante. En plus petit, Lamoricière, c'était Murat dressé.

CHARLES HUGO.

LA VIGUEUR DES VOYAGEURS DU NORD-OUEST.

MYSTIFICATION D'UN OFFICIER ANGLAIS.

Un parti, composé de soldats réguliers et de quelques voyageurs, franchissait un portage. Arrive un officier qui apostrophe brutalement l'un des voyageurs, l'appelant "paresseux" et "sans cœur." Le voyageur avait, en effet, l'apparence d'un homme "qui se fiche du monde." Il était assis sur une pierre au bord de l'eau et fumait sa pipe en regardant porter les soldats. Sous l'attaque de l'officier, il se leva et répondit : Nous avons six charges à porter, me permettez-vous de fumer ma pipe lorsque j'aurai fini ma tâche ? Certainement, dit l'officier, mais pas de paresse d'ici là, faites en sorte de rattraper les autres.

Le voyageur se défit des membres, éteignit sa pipe et partit au petit trot, sur la pointe des pieds, manière de marcher que les hommes de sa classe ont adoptée des sauvages et qui les rend très-expéditifs dans les portages.

Au bout d'un certain temps le voyageur revint se remettre